

— Ah ! dit-il, les démons rouges rôdent non loin d'ici.

Un hennissement qui s'éleva du fond de la plaine, accompagné d'un cri d'alarme, se fit entendre au loin, en même temps qu'un cavalier accourait à toute bride.

Et, comme pour dernier signal du danger, l'instinct fit taire les animaux ; à leurs ronflements sourds succéda un frisson de terreur que le vent du soir semblait leur apporter de la prairie de l'ouest.

— C'est Cuchillo ! s'écria le vaquero à l'aspect du cavalier qui avançait au galop ; puis il ajouta tout bas, de manière que Baraja seul l'entendît :

— Que le voyageur prenne garde quand le feu follet danse dans la plaine !

CHAPITRE XXIX

DON ESTÉVAN SE CONFIE A DIAZ

Ce soir-là, comme d'habitude, don Estévan de Arechiza veillait dans sa tente pendant que ses gens se reposaient.

A la lueur d'une chandelle fumeuse, l'Espagnol, malgré la modeste apparence de son habitation de toile, et sous des vêtements couverts de poussière, semblait n'avoir rien perdu de la dignité de son maintien et du grand air de sa personne. Son teint, plus hâlé qu'au moment où nous l'avons vu pour la première fois, prêtait à sa physionomie un caractère encore plus énergique.

Il paraissait aussi pensif que lorsqu'il était descendu du cheval, mais ses méditations n'avaient plus le même caractère soucieux. A la veille, après mille dangers, de commencer à réaliser ses vastes desseins, don Antonio de Mediana avait fini par secouer, momentanément du moins, l'abattement que les événements antérieurs à ce jour avaient fait naître chez lui. Son âme s'était retrempée dans l'espoir d'un succès désormais impossible.

Il avait soulevé le pan de toile qui servait de portière à sa tente pour jeter un coup d'œil sur les hommes qui reposaient sous sa garde ; il semblait vouloir comparer ses moyens d'action avec le but qu'il poursuivait.

L'aspect de ces soixante hommes dévoués à son autorité éveilla cependant en lui un autre ordre d'idées.

— C'est ainsi, se disait l'Espagnol, qu'il y a vingt ans je commandais à un nombre à peu près égal de marins aussi déterminés que ces aventuriers, Je n'étais à cette époque qu'un obscur cadet de famille, et ce sont eux qui m'ont aidé à reconquérir mon héritage... oui... c'était bien le mien. Mais j'étais alors à la fleur de l'âge, j'avais un but d'avenir à poursuivre, je l'ai atteint... je l'ai dépassé même, et cependant, aujourd'hui que je n'ai plus rien à désirer, je me trouve encore, à la maturité de l'âge, à parcourir des déserts comme je parcourais jadis les mers en y promenant mon pavillon ! Pourquoi ?...

La conscience de Mediana lui cria que c'était pour oublier un jour de sa vie ; mais en ce moment il voulut rester sourd à sa voix.

La lune brillait sur les carabines rangées en faisceaux dans le camp, elle éclairait soixante hommes aguerris aux périls, sobres, infatigables, qui se riaient de la soif et du soleil. Dans le lointain, une vapeur lumineuse comme de l'or pâle se jouait dans le brouillard des montagnes, auprès desquelles s'étendait le val d'Or.

— Pourquoi ? répéta don Antonio ; et il répondit lui-même à sa propre interrogation : Parce qu'il me reste encore un immense trésor et un vaste royaume à conquérir.

Les yeux de Mediana étincelèrent d'orgueil, puis cet éclair s'éteignit bientôt, et il fixa sur l'horizon un regard de mélancolie.

— Et cependant, continua-t-il, de ce trésor, que garderai-je pour moi ? Rien. Cette couronne, je la mettrai sur la tête d'un autre. Et je n'aurai même pas pour récompense un fils, un descendant porteur du nom de Mediana, qui s'incline un jour devant mon portrait et dise en le regardant : "Celui-là n'a pu être tenté ni par un trésor ni par un trône..." On ne le dira que de mon vivant... Après tout, n'est-ce pas encore un assez beau lot ?

Pedro Diaz, mandé, comme on l'a vu, par don Estévan, soulevait la portière de la tente au moment où celui-ci venait de la laisser tomber. Le chef avait repris son maintien ferme et décidé.

— Vous m'avez mandé, seigneur don Estévan, et me voici, dit l'aventurier en ôtant son feutre galonné.

— J'ai à vous entretenir de choses importantes, que je ne pouvais dire hier et que je dois vous dire aujourd'hui, reprit Arechiza ; puis j'ai quelques questions à vous faire, et quoique ce soit l'heure du repos, nous avons à l'ajourner encore longtemps. Si je ne me trompe, Diaz, vous êtes de cette trempe d'hommes qui ne se reposent que quand ils n'ont rien de mieux à faire. Les ambitieux sont ainsi, ajouta don Estévan avec un sourire.

— Je ne suis pas un ambitieux, seigneur de Arechiza, reprit tranquillement l'aventurier.

— Vous l'êtes sans vous en douter, Diaz, et je vous le prouverai tout à l'heure. Mais avant, dites-moi : que pensez-vous de cette fusillade lointaine ?

— Les hommes se rencontrent sur la mer dont la surface est incomparablement plus large que celle de ces déserts ; il n'est pas étonnant qu'ils se rencontrent ici. Des voyageurs et des Indiens se sont trouvés face à face, et ils se battent.

— C'est ce que je pensais aussi, dit le chef. Une autre question encore... après, nous reviendrons au sujet de la conversation qui me tient au cœur.

"Cuchillo a-t-il reparu ? demanda l'Espagnol.

— Non seigneur, et tout me fait craindre que nous n'ayons perdu le guide qui nous avait conduits jusqu'à ce jour.

— Et à quoi attribuez-vous ce retard si étrange ? reprit don Estévan d'un air plus soucieux qu'il ne le pensait peut-être.